

## THÉÂTRE

Orson Welles,  
créateur vivant

Page E 3



## ARTS VISUELS

Sarkis, un point de vue  
sur la mort

Page E 6

LE DEVOIR

CAHIER  
E

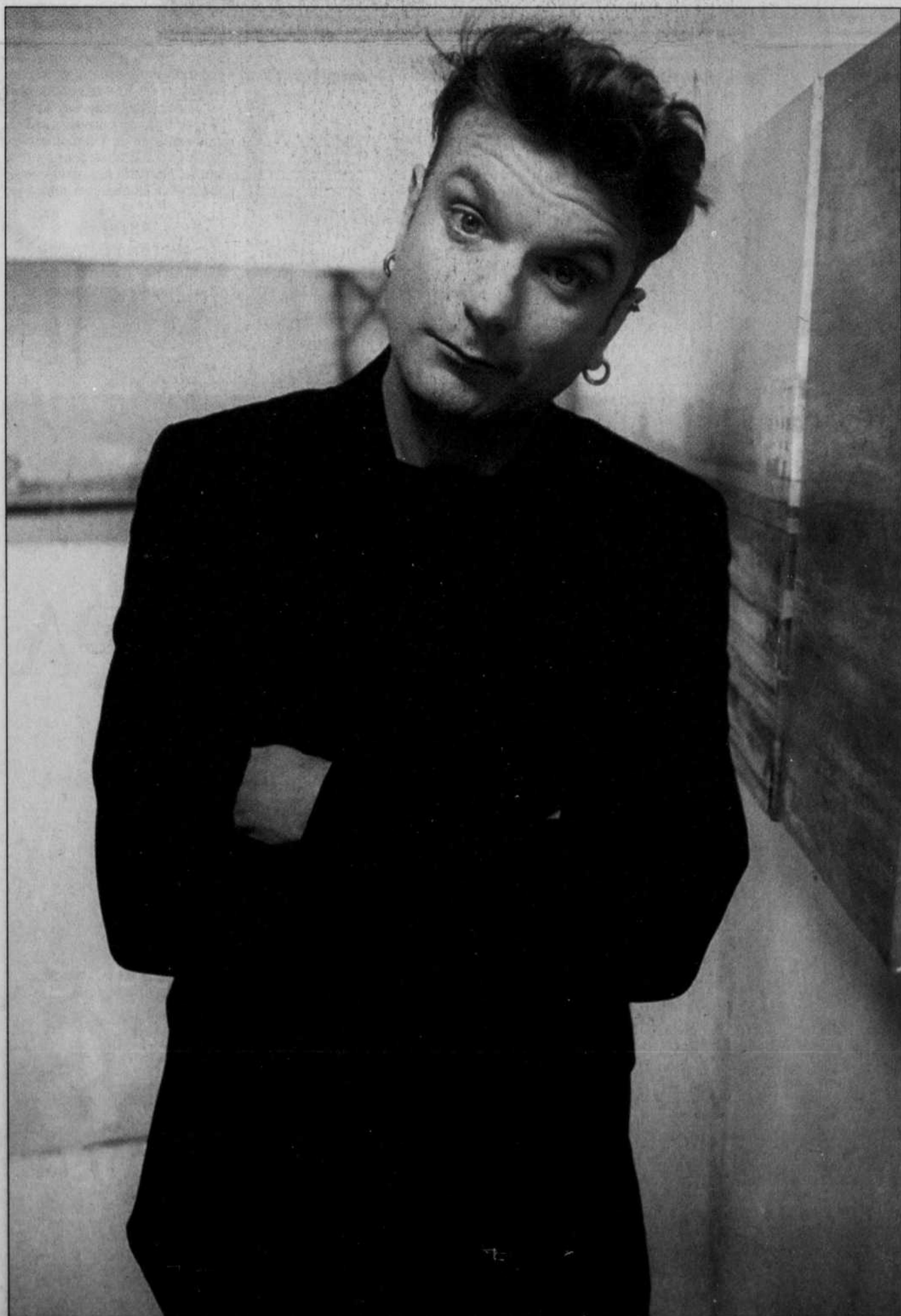
## CULTURE

17<sup>e</sup> Coup de cœur francophone

## Sanseverino

Verbe leste et fièvre swing

Il a vingt ans de scène et de galère dans la houpette, ex-Voleur de poules et ancien accordeur de guitares pour les Lavilliers et assimilés, mais c'est seulement depuis 2001 et son premier album solo que l'on sait, en France, de quelle tonique musique est capable l'extraordinaire Stéphane Sanseverino. «Révélation scène» des dernières Victoires de la musique, prix de l'Académie Charles-Cros, il était temps que la belle bête du swing verbomoteur s'amène chez nous. Le coup de cœur du Coup de cœur.



SOURCE: COUP DE CŒUR FRANCOPHONE

SYLVAIN CORMIER

**C'**était un samedi soir de la fin de l'hiver dernier. Je me farçais les Victoires de la musique par oblation morale, me disant qu'au moins, j'y retrouverais Vincent Delerm, mon choucou de la *nouvelle chanson française*<sup>TM</sup>, l'as de la rime cinématographique. Dans les mêmes catégories que Delerm — «révélation disque», «révélation scène» —, il y avait aussi un certain Sanseverino, dont le nom était dans tous les papiers sur ladite *nouvelle chanson française*<sup>TM</sup>, parmi les Bénabar, Alexis HK, Emilie Simon, Keren Ann et Delerm. Vint le temps de l'habituel numéro alignant les «révélation». Delerm servit assez mollement *Fanny Ardant et moi*, et puis apparut Sanseverino. Première impression: sacrée gueule, sacré gabarit. Entre rugbyman et gitan, avec houppe à la Tintin. Sans crier gare, il attaqua sa chanson. Gratte frénétique, swing manouche estampillé Django, ça y allait franco, mon général! Et mordaient là-dedans des mots, tout un tas de mots qui se bousculaient au portillon et qui parlaient justement d'embouteillages. «Dans les embouteillages tu penses autant au temps qu'au temps / Où tu n'auras plus d'ongles et tu te rongeras les dents...»

Choc. Gifle dans ma torpeur. Cocktail de vitamines. Ce type était enthousiasmant. Et sa chanson swing, absolument craquante. De fait, je craquai. Je voulais son disque. Je voulais le voir sur scène. Fin de non-recevoir chez Sony Canada: pas de sortie locale en vue pour *Le Tango des gens*. Bigre. Pas de Sanseverino non plus au FIJM et aux FrancoFolies. Je piaffais. Quand? Fin août, bonne nouvelle de l'étiquette alterno Indica: ils sortaient l'album. Je le portai aux nues, d'où il n'est toujours pas redescendu. Re-bonne nouvelle fin septembre: le zig allait suivre. De fait, il arrive. Coup de cœur du Coup de cœur francophone, on lui a cousu main rien de moins qu'une mini-tournée: à la FrancoFête de Moncton le mercredi 5 novembre, à Montréal le vendredi 7 (au Club Soda) et à Québec le lendemain (à la Maison de la chanson). Je ne vous dis pas l'allégresse.

Au bout du fil, Stéphane Sanseverino est ravi aussi. À 41 ans, la petite gloriole de l'après-Victoires se prend bien, fût-ce avec une montagne de grains de sel. «Le lendemain, s'étonne-t-il encore, j'étais au ski avec les enfants et des inconnus me présentaient leurs forfaits, ces petites étiquettes qu'on se colle dessus et qui donnent accès à tout, pour que j'y signe des auto-

graphes. C'était un peu louche, mais amusant. Ça duré deux mois et puis ça s'est calmé. Le truc positif qui reste, c'est qu'il y a tout le temps du monde dans les concerts. Et moi, c'est tout ce que j'ai toujours voulu: des gens dans les salles.» Remarquez, il en venait quelques-uns avant. Même avant l'album, à cause du bouche à oreille. Ça se savait depuis un moment que Sanseverino était un forcené de la scène, tous les soirs quelque part à mouiller sa chemise et le dos de sa six-cordes. «Je me vois mal sortir d'un concert où je ne suis pas fatigué.» Belle mentalité.

Sanseverino est de la génération de l'après-Bérurier Noir, où tout un monde de petits groupes se réclamant à la fois du rock et de la chanson française ne vivait que pour jouer le plus souvent possible devant public, pour ainsi dire en dehors du showbiz. De 1992 à 1996, avec Les Voleurs de poules, il a ainsi joyeusement galéré. Et encore plus après, quand l'obligation de bouffer l'a conduit à faire le roadie pour les stars. «Tous ceux qu'on retrouve maintenant avec des projets perso, comme Bénabar ou moi, ce sont les survivants de cette période à la fois exaltante et difficile. Et on a tous en commun ce besoin de s'éprouver souvent en spectacle. Moi, si j'écris des chansons, c'est pour les chanter en concert. C'est bien, le disque, c'est pas désagréable à faire et ça rapporte, mais ça ne se justifie pas tout seul pour moi: ça sert surtout à convaincre le producteur de spectacles de me prendre.» Au début de l'aventure solo, il avait même fait le vœu de mener une carrière sans album. «Un truc un peu dogmatique que j'ai abandonné assez vite, nuance-t-il en rigolant. C'est quand même vrai que je tourne depuis quinze ans.»

## Tout se dit en swing

Sa musique, il faut le dire, s'y prête formidablement. Le swing manouche manière Sanseverino et toutes ces escapades ragtime, rockabilly ou java qu'il s'autorise très librement respirent ce bonheur de la musique en prise directe: même en studio, Stéphane et ses copains jouent comme s'ils étaient sur scène. «C'est très physique. La guitare, dans ce style, remplace la batterie. On mouille aussi sa chemise en studio.» L'autre avantage du swing acoustique tel qu'il l'assène, c'est que ça ne prend pas tout l'espace sonore: on entend les textes. Importants, les textes. «Y a 2 870 000 groupes qui font du swing en France, mais c'est toujours instrumental. Le truc, pour moi, c'a été de chanter par-dessus. Et peut-être plus important encore de chanter autre chose que des histoires de gitans. C'était le réflexe: quand il arrivait qu'un chanteur fasse une chanson sur un rythme un peu

«Je me vois  
mal sortir  
d'un concert  
où je ne suis  
pas fatigué»

VOIR PAGE E 2: CŒUR

# Culture

EXPOSITIONS

## CŒUR

SUITE DE LA PAGE E 1

manouche, il fallait que ça cause romanic et caravanes. Renaud en a une comme ça. Daniel Guichard aussi, ça s'appelle Mon pote le gitan. L'intérêt, pour moi, c'est de mettre des histoires d'embouteillages, de films de guerre ou de n'importe quoi d'autre sur du swing manouche.

Encore faut-il que les textes suivent la cadence: Sanseverino débite pour le moins prestement les phonèmes. Ça confine à l'écriture automatique. Jugez-en par cet extrait de *Maigrir*, chanson sur la tyrannie de la minceur, à lire très vite: «En chemise les jours de détente on pouvait croire que j'étais le Mike Brant / À qui tout allait, qui se doutait de rien, je mettais du 36 ça m'allait bien / J'étais fier comme un pied de micro (...) Fin comme une corde de mi, triste comme un film de Jacques Demy / où Catherine Deneuve fait un régime, elle voudrait séduire Memphis / Slim. Mais B.B. King fou de rage, va s'opposer à leur mariage. / Comment devenir fin sans devenir fou? L'auteur jure qu'il ne savait pas en écrivant le texte que slim veut dire mince et que ça contraste assez généralement avec le gros B.B. «C'est ce qu'il y a de bien quand on se laisse dériver: tout peut arriver.»

À vrai dire, le swing manouche permet tout. «C'est le grand avantage avec les gammes gitanes, qui sont les mêmes que les gammes orientales ou arabes: ça peut exprimer la tristesse comme la joie, la mélancolie comme la folie. Les mêmes morceaux tziganes servent aux mariages et aux enterrements.» Et Sanseverino de donner en exemple les chansons du premier album des... Colocs. «Elles avaient un swing extraordinaire, qui véhiculait toutes sortes d'émotions. On aurait bien aimé faire quelque chose avec Les Colocs [au temps des Voleurs de poules]... » Au Québec la semaine prochaine, Sanseverino se promet d'acheter les autres albums. Il aura tout juste le temps, entre ses trois spectacles. «J'aimerais bien faire une carrière au Québec, rêve-t-il tout haut. Chez vous, on ne transpire pas!» Je n'ose pas le déromper. À lui de découvrir que c'est chauffé chaud. Sur tout quand s'amène un chanteur calorifère.

## Au pays d'Uderzo et de Goscinny

Grâce à quelque 200 objets archéologiques, le Musée de la civilisation propose une visite étonnante du monde gallo-romain

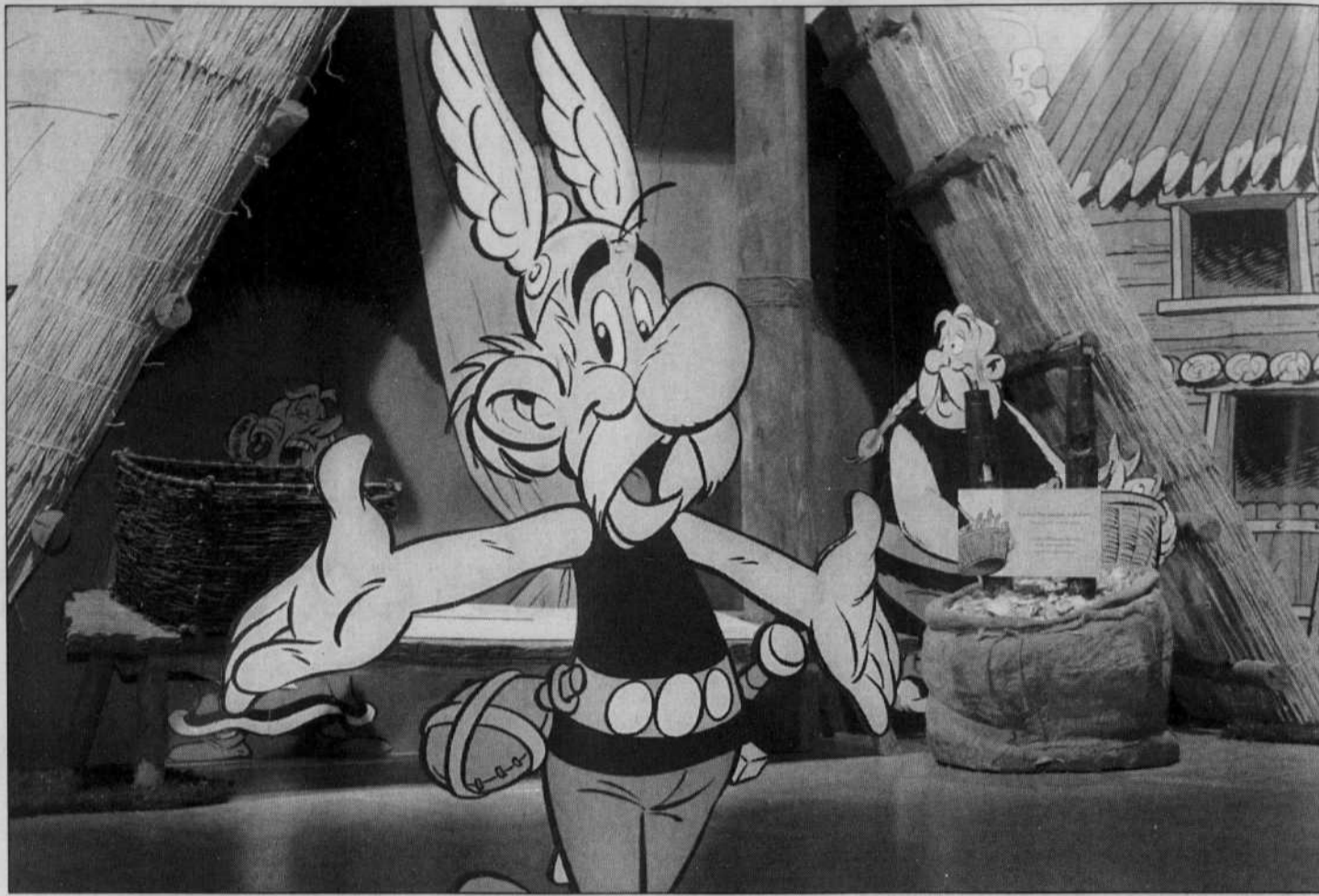
DAVID CANTIN

Une fois de plus, le Musée de la civilisation prouve qu'il a du flair. Après un vif succès aux Pays-Bas et en Belgique, l'exposition *Astérix et les Romains* (en provenance du Rijksmuseum van Oudheden de Leiden) s'arrête à Québec jusqu'au 2 janvier 2005. Pour les amateurs de la célèbre bande dessinée d'Uderzo et Goscinny, voilà une chance inouïe de faire une incursion dans un énorme village où la réalité emprunte également un chemin fantaisiste. Une visite étonnante du monde gallo-romain.

Grâce à quelque 200 objets archéologiques, on retourne à l'époque d'Astérix, d'Obélix, d'Abraracourcix et des autres personnages de la bande dessinée sans jamais compromettre la vraie vie à cette époque. En fait, le parcours a pour objectif de mettre en parallèle les faits réels et l'imaginaire bien connu d'Uderzo et de Goscinny. Pour les jeunes comme pour les adultes, il s'agit d'une incursion ludique aux environs de l'an 50 avant Jésus-Christ.

La scénographie ne manque pas d'impressionner à l'aide d'une reconstitution habile et convaincante. On croise d'abord un énorme panneau où l'on peut apercevoir des images de l'album *La Grande Traversée*. On entre ensuite dans les sept zones qui permettent de mieux comprendre l'époque gallo-romaine.

Une carte géographique de même qu'une ligne du temps annoncent les prémisses de ce voyage. Comme on a l'habitude au Musée de la civilisation, un jeu interactif permet d'en savoir plus à propos des découvertes archéologiques de l'époque ou de certains grands textes d'historiens de l'Antiquité. Le commentaire mêle l'érudition au plaisir de la plus simple trouvaille. On apprend d'ailleurs que les guerriers gaulois ornaient la façade de leur



PHOTOS JACQUES LESSARD

Le parcours de l'exposition a pour objectif de mettre en parallèle les faits réels et l'imaginaire bien connu d'Uderzo et de Goscinny.

maison avec des crânes de l'ennemi vaincu et que les Romains étaient de courageux soldats. Un peu plus loin, on entre finalement dans l'imposante reconstitution du village gaulois grandeur nature. Le travail (qui fait partie de l'adaptation du Musée de la civilisation de l'exposition des Pays-Bas) impressionne par son attention au moindre détail.

D'une station à l'autre, on découvre des hameçons ou des couteaux à poisson d'Ordralfabétix, le

poissonnier, de même que les fers de lance ou les parures de Cétautomatix, le forgeron. Il y a aussi d'autres accessoires de la vie quotidienne, comme des flacons, des casques de bronze ou des outils de toutes sortes. Par ailleurs, certaines illustrations témoignent de la vie difficile des guerriers romains. De plus, on suit les étapes d'entraînement du soldat. Un autre module offre la possibilité de voir à l'œuvre une bataille entre Romains et Gaulois.

### Des pièces particulières

Parmi les plus belles pièces de l'exposition, on remarque notamment un autel dédié à la déesse Nehalennia qui date du II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle ou un fer de lance celtique. La plupart des objets proviennent d'ailleurs du Rijksmuseum van Oudheden de Leiden, mais aussi de la collection du Musée de la civilisation (comme certaines pièces de monnaie). Bien sûr, la visite se termine autour d'un énorme festin où il est possible de

consulter les nombreuses bandes dessinées d'Astérix. Pour les amateurs d'anecdotes, on mentionne qu'en 1999 le Festival international de la bande dessinée d'Angoulême a attribué son Grand Prix du millénaire à Uderzo et que les aventures du petit Gaulois ont été traduites en plus de 107 langues...

### Plusieurs activités

Au chapitre des activités à suivre, tous les samedis et dimanches, un jeu questionnaire portant sur certains aspects du monde d'Astérix sera accessible à l'aide de cartes-questions. De plus, dès le 4 novembre, les groupes scolaires qui visiteront *Astérix et les Romains* pourront participer à des visites-ateliers de l'exposition, en compagnie d'un guide-animateur. Un moment de plaisir et d'éducation pour toute la famille. On parle déjà d'un succès populaire à Québec, cet automne.

### ASTÉRIX ET LES ROMAINS

Une exposition du Rijksmuseum van Oudheden de Leiden (Pays-Bas), adaptée par le Musée de la civilisation, 85, rue Dalhousie, Québec  
Jusqu'au 2 janvier 2005



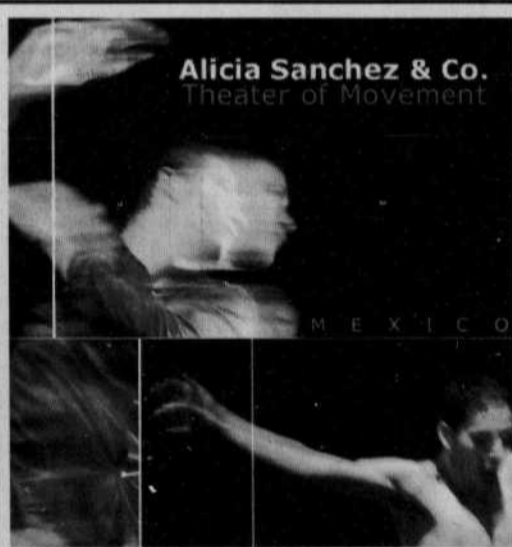
3 solos

chorégraphie de

Iréni Stamou/Métaspora Danse

samedi 1er novembre à 20h30  
dimanche 2 novembre à 16h00

www.tangente.qc.ca

Alicia Sanchez & Co.  
Theater of Movement

D'ici, de là et de Acuyá

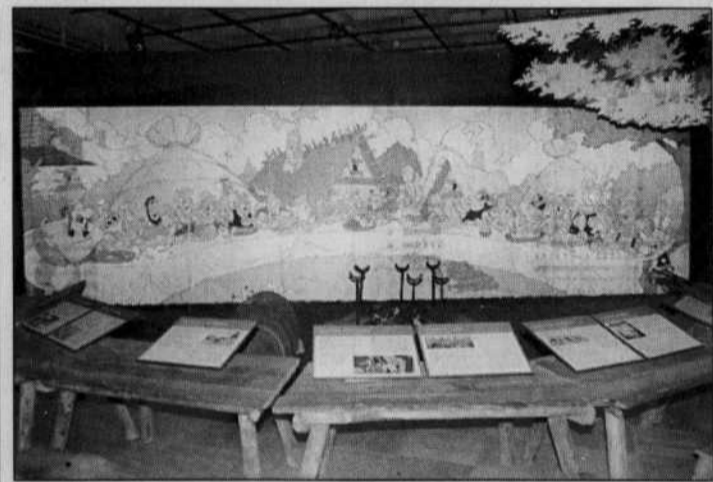
chorégraphie de

Alicia Sanchez

Tangente

840, rue Charrier, métro Sherbrooke  
Billetterie à l'Agora de la danse.

525-1500



Bien sûr, la visite se termine autour d'un énorme festin où il est possible de consulter les bandes dessinées d'Astérix.

**QuarTango: en spectacle**  
6 et 7 novembre

En compagnie de la comédienne  
Isabelle Brossard

Théâtre Corona

2490, rue Notre-Dame Ouest

Billetterie : (514) 931-2088 / Admission : (514) 790-1245

www.admission.com

Nouveau disque en vente partout.



LE CORONA

Circuit des arts et des lettres Québec

Justin Time

JE SUIS UN HOMME  
QU'IL FAUT TUER PLUSIEURS FOIS  
- ORSON WELLES

everybody's  
**welles**  
pour tous

de PATRICE DU BOIS & MARTIN LABRE-FOLE  
mise en scène et interprétation PATRICE DU BOIS  
assisté de LAURENCE BÉGIN, GUY CATHÉRIE, LA PRÉMIÈRE  
BOULET et accompagnés de JULIEN L'AMÉRIQUE, LUCY L'AMÉRIQUE, MARTIN LABRE-FOLE  
conception sonore LARSEN ET L'UN, costumes CAROLINE D'ARBEK  
maquillage SYBILLE ROULAND

DU 5 AU 29  
NOVEMBRE 2003

4490, SAINT-LAURENT  
(514) 845 4890  
(514) 790 1245

ESPACE GO

THÉÂTRE P&P  
direction artistique: Claude Poirier

Culture

**le cinéma** pour l'horaire complet, consultez L'AGENDA

Événement Art 2003  
**DIX ANS AU COEUR**  
de la matière  
1200, rue de Bleury  
www.geau.net

Expositions **gesu**  
Georges Audet, Claire-Marie Gosselin,  
Claire Ostiguy (jusqu'au 17 décembre)  
dans l'église  
Yvon Bellavance, Michel Depatie,  
Alicia La Flèche (jusqu'au 6 décembre)

Entretien avec Patrice Dubois et Martin Labrecque

**Orson Welles, créateur vivant**

Les quelques années qui se sont écoulées depuis sa disparition l'ont confirmé: Orson Welles (1915-1985) aura été l'un des créateurs les plus marquants du XX<sup>e</sup> siècle. Fascinés par son envergure, deux jeunes gens de théâtre, Patrice Dubois et Martin Labrecque, ont eu envie de monter un spectacle autour de l'énigmatique réalisateur qui fut aussi, entre autres, metteur en scène et acteur.

SOLANGE LÈVESQUE

«C'est donc pas une biographie. C'est peut-être du théâtre documentaire. Mais c'est peut-être aussi une conférence. A moins que ce ne soit un rêve. Une chose est sûre, ce n'est sûrement pas la vérité. Mais c'est encore moins un mensonge. Ça doit donc être une histoire.» Voilà comment Patrice Dubois et Martin Labrecque décrivent leur spectacle dans le communiqué destiné aux médias. Le premier est comédien et fondateur du groupe Audubon; le second, éclairagiste, a beaucoup travaillé pour l'Opsis, notamment, et décroché un Masque pour les éclairages de *L'Homme en lambeaux* en 1981. Un jour, alors qu'ils travaillaient à une même production, ils se sont découverts une passion commune: Orson Welles. Tous deux se sentent inspirés tant par l'homme que par ses inventions et son travail. De leur admiration est née l'idée de construire un spectacle autour de cet artiste phare du XX<sup>e</sup> siècle. Un spectacle qui ressemble à Welles et à ses œuvres, fait de vérités et de mensonges si in-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«Il fallait chercher l'homme à travers tout cela, explique Patrice Dubois, autrement, il serait demeuré pour nous un géant inatteignable.»

timement entrelacés qu'il en ressort un tableau inédit, une sorte d'interprétation amalgamant la réalité et la fiction.

Un peu dans le même esprit que les membres du Groupement forestier du théâtre l'affirment, les deux compères n'hésitent pas à se qualifier de «bricoleurs» et revendiquent la méthode de travail «en amateurs», ce qui, pour eux, signifie: «dans le sens de l'amour du métier». «Contrairement au professionnel, l'amateur cherche toujours à se renouveler parce qu'il ne se sent pas lié par des cadres prééta-

blis, précise Patrice Dubois. La conscience qu'il a de son art n'est pas définitive. Il cherche, il tâtonne, il pose d'autres questions que le professionnel. Par exemple, il ne tient pas pour acquis qu'il sait comment faire les choses.» En éclairagiste, Martin Labrecque a forcément une autre manière d'aborder l'écriture théâtrale et de lire le travail de Welles: «J'ai été très influencé par les images de Welles avant d'être captivé par ses mots. Grâce à son travail sur l'ombre et sur la lumière, il arrive à raconter une histoire, toujours dans l'émotion du

personnage, en parallèle avec l'évolution de celui-ci.»

Pour Martin, Orson Welles est le premier metteur en scène nord-américain à s'être attardé à tous les aspects d'une production théâtrale, un peu comme Robert Lepage, que les deux créateurs voient comme un héritier direct du cinéaste américain. «Toutes les facettes de la création qui contribuent à une mise en scène l'intéressaient et l'inspiraient, précise Martin. Ses décors et ses mises en scène, comme son invention dans l'éclairage, étaient extrêmement avancés pour l'époque.» Pour Patrice Dubois, la grande force de Welles est d'avoir eu l'idée d'appliquer à un médium des techniques qui étaient traditionnellement réservées à un autre médium. «N'oublions pas qu'il avait été magicien dans sa jeunesse; il a eu l'audace de puiser dans les techniques de la magie pour les appliquer au théâtre en montant Shakespeare, puis à son cinéma et ensuite à la radio. Grâce à lui, les techniques jusque-là réservées à tel médium sont devenues mobiles et souples.»

Orson Welles avait une grande admiration pour Brecht, Shakespeare et Houdini. Selon sa vision, le théâtre ne devait pas se laisser piéger par le «quatrième mur», qui sépare les acteurs des spectateurs. «Avec lui, on dépasse toujours l'académisme; il a fait du multimédia avant tout le monde, avant que le mot ne soit inventé, et il a compris très jeune le pouvoir des moyens de communication. Il a d'ailleurs causé, en 1938, une panique chez deux millions d'auditeurs aux États-Unis en présentant son adaptation radiophonique de La Guerre des mondes de H. G. Wells.»

Patrice Dubois, dont le physique n'est pas sans parenté avec celui de Welles, se trouvera donc seul en scène. «Le personnage que

je joue n'est pas Orson Welles: il vit maintenant et parle de l'époque actuelle au spectateur de maintenant. Mais il est imprégné de Welles, comme le sont ses façons de voir son époque et de parler de lui-même. On a été wellésiens dans notre façon de travailler; les répliques rappellent un peu le sampling que pratiquent les DJ, ce que Welles aurait fait volontiers!» Les deux jeunes concepteurs travaillent selon le principe voulant que le processus les intéresse davantage que le résultat, «ce qui s'inscrit bien dans la tradition de l'amateur», et c'est cela qui est riche», explique Dubois. Après des mois de lecture (à commencer par une foule d'articles et la biographie d'Orson Welles écrite par Barbara Leaming), de recherches et de visionnements des films que Welles a

laissés, ils en sont arrivés à posséder leur sujet au point où toutes sortes de recoupements leur sont apparus. Ils ont également fouillé l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle américain et lu les biographies de gens qui ont côtoyé le réalisateur de *Citizen Kane* (à 27 ans!), du *Procès*, de *La Soif du mal*, de *Vérités et mensonges*, etc. «Il fallait chercher l'homme à travers tout cela, explique Patrice Dubois, autrement, il serait demeuré pour nous un géant inatteignable.»

**EVERYBODY'S WELLES POUR TOUS**

Une production du Théâtre Petit à petit (PàP) Présentée à la salle n° 2 du théâtre Espace Go du 5 au 29 novembre 2003

CARBONE 14 présente

3 DERNIÈRES REPRÉSENTATIONS A NE PAS MANQUER ! 1<sup>er</sup>, 6 ET 7 NOVEMBRE

**LA BIBLIOTHÈQUE**

OU NA MORT ÉTAIT MON ENFANCE

DE GILLES MAHEU

"Gilles Maheu est un créateur essentiel. La bibliothèque ou... s'ajoute dans le palmarès de ses plus beaux spectacles."  
André Ducharme RADIO-CANADA avril 03

"La bibliothèque ou... est remplie de poésie, de douceur, de portes et de petits bonheurs fugitifs..."  
Ève Dumas LA PRESSE mars 03

"C'est une cathédrale du savoir et de la culture et c'est à voir!"  
Francine Grimaldi RADIO-CANADA mars 03

"La dernière création de CARBONE14, telle une séance hypnotique, révèle des images inoubliables créées à partir d'extraits d'écrivains célèbres."  
Matt Radz THE GAZETTE avril 03

DU 21 OCTOBRE AU 7 NOVEMBRE

**USINE** 521.4493 790.1245

LE DEVOIR www.usine-c.com GazMétro

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE en coproduction avec TRANS-THÉÂTRE présente

**GAGARIN WAY**

SUPPLÉMENTAIRES 1<sup>er</sup>, 8 et 15 novembre - 16h00

De GREGORY BURKE  
Dans une traduction de YVAN BIENVEHUE  
Mise en scène MICHEL MONTY  
Avec DAVID BOUTIN DANIEL GADOURAS STÉPHANE JACQUES FRANCIS POULIN

Formidablement incarné... on est absolument captivé... - *Mtl Express*  
Un débat d'idées à la pointe du revolver... - *Aux arts etc., SRC*  
Une métaphore sidérante... Un humour décapant... - *Le Devoir*  
Tout peut arriver d'un instant à l'autre... brillamment mise en scène... - *Voir*  
Les comédiens [...] sont ahurissants... - *La Presse*  
Gagarin Way. Retenez ce titre... - *ICI*

4889, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC RÉSEAU ADMISSION 514.790.1245 ou 1.800.361.4595  
LA LICORNE 514.523.2246

LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE PRÉSENTE

**VAN GRIMDE SAETTA**

CORPS SECRETS

CHOREGRAPHIE-CONCERT

5 > 15 NOV. 2003 20H

L'AGORA DE LA DANSE 514.525.1500  
140, RUE CHEVREUIL MÉTRO SHEPPARD 514.790.1245  
Réseau Admissions 514.790.1245 www.agoradance.com

**l'habilleur**

traduction de Benoit Girard de Ronald Harwood

mise en scène de Serge Denoncourt

Denis Bernard Michel Dumont  
Micheline Bernard Luc Bourgeois Benoit Girard Monique Miller  
Louise Cardinal Jean-Pierre Chartrand Jean-Marie Moncelet Claude Préfontaine  
décor Louise Campeau costumes François Barbeau éclairages Martin Labrecque musique Stéfane Richard

Présenté en collaboration avec **Hydro Québec** **DUCEPPE**  
JUSQU'AU 6 DÉCEMBRE www.duceppe.com

CKAC 730 Télé Québec LA PRESSE VIACOM TVA

Théâtre Jean-Duceppe Place des Arts Billets en vente au 514 842 2112 et au www.pda.qc.ca

Du 4 au 29 novembre Juevis et vendredis, 20 h; samedis, 16 h (Matinées et soirées scolaires en semaine, 10 h 30, 13 h 30 et 19 h)

**Edmond Dantes** d'Alexandre Dumas père

1<sup>re</sup> partie du Comte de Monte-Cristo

Adaptation: Elizabeth Bourget  
Mise en scène: Robert Bellefeuille

MIC François-Xavier Dufour, Bénédicte Décar, Gary Boudreault, Normand Bissonnette, Geoffrey Caquere, Vincent-Guillaume Otis, Olivier Aubin, Simon-Rousseau, Justin Laramée, Erwin Weche, Frédéric Bélanger, Jean-Robert Bourdage, Sasha Dominique

CONCEPTEURS Émanuelle Kirouac-Sanche, Patricia Ruel, Sarah Balleux, Nicolas Descôteaux, Jasmine Catúdal, Suzanne Trépanier, Anik Généreux, Louise Beaudoin, Yannick Boquet

Le fabuleux destin d'un homme trahi

Desjardins

Denise-Pelletier Billetterie (514) 253-8974 Admission 790-1245 1 800 361 4595 admission.com

4353, rue Sainte-Catherine Est 2<sup>e</sup> étage, Papineau ou Vau, adhésif 34 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> étages, 139 St

## Culture

DANSE

## La matrice et le cheval

Avec *Saetta*, la chorégraphe Isabelle Van Grimde poursuit son cycle de création sur les rapports entre la danse et la musique, cette fois avec la compositrice française Marie-Hélène Fournier.

FRÉDÉRIQUE DOYON

«C'est ma période féconde, apparemment», reconnaît sans prétention ni fausse modestie Isabelle Van Grimde, à la veille de présenter *Saetta*, sa huitième pièce en cinq ans.

Il faut dire que l'artiste a trouvé un filon riche d'inspiration. Depuis 1998, elle explore les rapports entre danse et musique, multipliant les processus, les approches et, surtout, les rencontres. «J'ai un besoin de travailler avec d'autres artistes», précise celle qui a toujours favorisé les croisements artistiques, tantôt avec le cinéma, tantôt avec les arts visuels. Un cycle de chorégraphies-concerts s'est amorcé avec *Trois vues d'un secret* (2000) et *Erosio* (2002), voire avec *May All Your Storms Be Weathered* (1998).

## Un mariage naturel

«C'était intéressant pour moi de travailler avec des compositeurs parce qu'ils œuvrent totalement dans l'abstraction et que ça correspond à une période où j'ai décidé de faire ça moi aussi.» Après *Par la peau du cœur* (1994), elle délaissait la dramaturgie dans la danse pour se concentrer sur le corps. La chorégraphe cherchait à abolir la dichotomie, fréquente en danse et gênante selon elle, entre les idées et les chorégraphies qui en découlent. «J'ai décidé de partir de choses très concrètes qui sont déjà là, que je peux voir: le corps, l'espace, le temps, et de créer du sens à partir de ça. Or, la

musique rend le temps tangible, surtout si les musiciens sont sur scène.»

Après avoir travaillé avec la musique actuelle de Michel Frigon dans *Erosio*, elle revient à la musique contemporaine pour *Saetta*. Elle se fait complice de la compositrice française Marie-Hélène Fournier, dont la méthode de travail, axée sur le geste du musicien, influence son processus de création. «Je suis allée à Paris filmer les musiciens et j'ai ramené ça aux danseurs, raconte-t-elle. Marie-Hélène travaille aussi par matrices, elle part de noyaux qu'elle développe comme en rond. Donc, j'ai décidé de travailler comme ça.»

De l'architecture de la ligne, propre à la musique de Michel Frigon, elle passe à une composition plus organique basée sur un motif gestuel que le danseur complexifie. Pour créer le mouvement, la chorégraphe recourt donc moins au modelage des corps des danseurs qu'à leur capacité à enrichir la matrice initiale. La beauté sculpturale de la danse de Van Grimde, évoquée surtout dans le travail du torse et des bras, se double d'une rondeur sensuelle, déjà présente dans *Erosio*.

## La figure du sagittaire

«À partir d'*Erosio*, je me suis remise au travail des jambes, rapporte-t-elle. Et je me suis rendu compte que l'image qui me revenait tout le temps, c'était celle de chevaux sauvages. J'ai voulu comprendre pourquoi ça m'obsédait, donc j'ai fait toute une recherche sur la symbolique du cheval, l'une des plus puissantes

dans l'imaginaire humain. Ce sont ces images un peu primitives, à la fois très stylisées et très charnelles, qu'on retrouve déjà dans les peintures rupestres de la préhistoire.»

*Saetta*, qui signifie flèche en italien mais dont la racine latine renvoie à la figure du sagittaire, résume à lui seul l'essence profonde du travail chorégraphique d'Isabelle Van Grimde: ses lignes précises, abstraites, mais totalement incarnées, pulsionnelles. Cette image du cheval a même guidé son choix d'interprètes. Elle traquait les qualités de «pur-sang» (dont elle tient toutefois à évacuer le sens galvaudé par l'histoire) pour atteindre cette grâce instinctive et cette puissance fragile propre aux chevaux sauvages. Elle ne tarit d'ailleurs pas d'éloge à l'égard de ses danseurs, Erin Alexis Flynn, Robert Meilleur, Brianna Lombardo et Chanté Wadge, qui ont permis la naissance de la pièce la plus fougueuse de la chorégraphe. «C'est une équipe exceptionnelle. C'est dansé de A à Z et c'est très complexe comme vocabulaire.»

Les musiciens, le pianiste Yukari Bertocchi-Hamada et le violoncelliste Alexis Descharmes, ont aussi été choisis méticuleusement par Marie-Hélène Fournier. «Il faut une souplesse de leur part, souligne la chorégraphe. Il y a tout un phénomène de tissage de points de repère entre les danseurs et les musiciens, de sensibilité, d'écoute et d'adaptation.»

## SAETTA

D'Isabelle Van Grimde  
(Van Grimde Corps Secret)  
Du 6 au 15 novembre,  
à l'Agora de la danse

THÉÂTRE

## Un festival aux ambitions gargantuesques

Imaginez un événement unique qui regrouperait les ambitions de Montréal en lumière, d'un festival de musique classique, d'un concours international de piano, d'un symposium d'art moderne, d'une grande fête populaire, d'un festival d'opéra et d'une foire de spectacles internationaux venant de Norvège, d'Allemagne, d'Argentine, d'Irlande, de Russie... et vous commencerez à peine à vous faire une idée de ce que peut être le China Shanghai International Arts Festival!

MICHEL BÉLAIR  
LE DEVOIR

Shanghai — C'est à la demande expresse du ministre de la Culture de la République populaire de Chine que le China Shanghai International Arts Festival (CSIAF) fut créé en 2000. But de l'opération: introduire en Chine le meilleur des cultures étrangères, promouvoir les arts de la scène traditionnels chinois, favoriser les échanges internationaux et ainsi enrichir le marché mondial de la culture. Le festival a des ambitions gargantuesques. Il s'échelonne sur une période d'un mois, du 18 octobre au 18 novembre. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que depuis ses débuts — et encore plus cette année, d'après ses responsables — c'est un événement absolument énorme, à la hauteur de la démesure qui caractérise Shanghai.

nation fertile prend tout son sens lorsque le soleil se couche. Cela porte le titre de *La Voie lactée sur terre* et c'est absolument indescriptible tellement c'est énorme...

En fait, la simple énumération du programme du festival suffirait à donner le vertige — en plus de prendre tout l'espace qui m'est alloué ici. Il faudra vous contenter d'en saisir l'ampleur à partir d'une description sommaire en abordant d'abord le volet théâtre dans lequel vient se placer la participation du Théâtre des Deux Mondes, avec lequel j'ai été invité ici.

C'est un événement absolument énorme, à la hauteur de la démesure qui caractérise Shanghai

Première constatation: le Théâtre des Deux Mondes fait presque bande à part avec Leitmotiv, qu'on a présenté six fois dans le grand théâtre (500 places) du CSIAF. Si l'on fait exception d'une

compagnie américaine, le Seven Stages Theatre, qui montera *Les Chaises* d'Ionesco la semaine prochaine, du spectacle japonais dont je vous ai parlé plus tôt cette semaine (*Le Voyage du moine Jian Zhen au Japon*) et d'une soirée fricassée des grands succès de Broadway (*Chicago*, *Les Misérables*, *Le Fantôme de l'Opéra*, etc.), la douzaine d'autres productions qui ont pris ou qui prendront l'affiche dans ce seul volet tiennent de la définition chinoise du théâtre (voir la chronique Théâtre du 28 octobre). Les quatre grandes formes de l'opéra classique chinois (*Yueju*, *Tangju*, *Huaiju* et *Kunju*), qui allie la musique, le

chant, la chorégraphie, l'acrobatie et différentes symboliques sur des rythmiques propres, composent ici la majorité du programme. Pas étonnant que l'approche multimédia qui caractérise Leitmotiv ait créé une très forte impression le soir de la première...

Ailleurs, en danse par exemple, on retrouve quelques compagnies chinoises traditionnelles, une troupe nord-coréenne, le Eifman Ballet de Saint-Petersbourg, la Rambert Dance Company de Grande-Bretagne et une production sino-canadienne: il s'agit de *Bone*, qui est coproduite ici par le Snell-Thouin Project et la Compagnie de danse moderne de Beijing.

C'est toutefois en musique classique que le menu est le plus impressionnant puisqu'on a invité ici les orchestres symphoniques de Hambourg, de Frankfurt et du Luxembourg. On pourra aussi entendre un concert de jazz, de la musique albanaise traditionnelle, et l'on consacrera une soirée gala aux compositeurs contemporains de Shanghai. Comme si ça ne suffisait pas, cette section du festival se clôturera par un récital de... Julio Iglesias.

Mais ce nest pas tout! À travers tout cela se glisse toute une série gratuite d'expositions en arts visuels un peu partout dans la ville et même une semaine entière consacrée à la culture russe. Le CSIAF organise aussi le deuxième festival international de piano de Shanghai, un festival international de magie et le sixième festival international de musique asiatique de Shanghai. Ajoutez à cela des spectacles de cirque, le gala d'ouverture avec l'ensemble irlandais River Dance et la cérémonie de clôture avec le groupe de tango argentin Tanguera. Et vous comprendrez qu'on n'en vient pas vraiment les camarades de la presse locale qui doivent courir ventre à terre pour réussir à couvrir le festival dans son ensemble!

Michel Bélaire est à Shanghai à l'invitation du China Shanghai International Arts Festival et du Théâtre des Deux Mondes.

## Bande à part

On trouve de tout ici: de la musique, de la danse, du théâtre et de l'opéra, des expositions et des événements populaires à grande échelle. Dans cette dernière catégorie, soulignons que le collectif italien Policheli a décoré les façades entourant le grand parc Changfeng d'une sorte de tapisserie en dentelle de lumières sur le thème de l'architecture baroque. Cette fantasmagorie d'arches et de tours de cathédrale alliant la technologie moderne à une imagi-

**Arion**  
Ensemble de musique ancienne aux instruments d'époque  
CLAIRE GUIMOND | Directrice artistique

**Faustina Bordoni**  
ou les visages d'une prima donna

Soliste invitée:  
KIMBERLY BARBER, mezzo-soprano

Chef invitée:  
MONICA HUGGETT, violon baroque

Les vendredi et samedi 7 et 8 novembre 2003, Salle Redpath, Université McGill à 20h  
Le dimanche 9 novembre 2003, Théâtre Paul-Desmarais, Centre Canadien d'Architecture à 14h  
Renseignements et billetterie: (514) 355-1825 ou arion@early-music.com  
Tarifs (taxes incluses): réguliers 30 \$ | aînés 23 \$ | étudiants 15 \$

BANQUE LAURENTIENNE CCA IQ Investissements Québec BANQUE NATIONALE

**"RETOUR AUX SOUCHES"**  
redécouvrez ses classiques!  
Les œufs limpides  
La plainte aquatique  
Le fier monde

20, 21 ET 22 NOVEMBRE

Radio-Canada

MONUMENT-NATIONAL  
1182 BOUL SAINT-LAURENT, MONTRÉAL  
MÉTRO SAINT-LAURENT OU PLACE D'ARMES  
514 790-1245  
1 800 361-4595

ADONIS Hydro Québec Gabriel

Le Cercle de l'Extase  
En première mondiale

Un face-à-face inédit entre deux Sacrés, entre l'Orient et l'Occident

Les Derviches tourneurs d'Alep  
Les Chanteurs grégoriens de la Schola Saint-Grégoire

Théâtre St-Denis - dimanche 9 novembre 2003 à 19h00  
Billets en vente au Tel-spec: (514) 790-1111 ou 1-800-848-1594 (sans frais) et au www.tel-spec.com

Info fma: (514) 747-0000  
www.festivalarabe.com

Québec Ville de Montréal TV5 11 (RÉVÉ) LBC ici

Decartes VOX

• Culture •

MUSIQUE CLASSIQUE

# Le phénomène Lang Lang

CHRISTOPHE HUSS

La première phrase du dossier de presse, qui, il y a deux ans et demi, attirait l'attention sur un jeune pianiste né en 1982 à Shenyang en Chine, était pour le moins comminatoire. Elle disait à peu près ceci: «Vous ne sauriez vous référer à Lang Lang autrement qu'en l'appelant Lang Lang. Ce n'est ni Lang, ni Monsieur Lang, mais Lang Lang.» Comme entrée en matière, on a déjà vu plus poli!

La chose accompagnait alors un disque, son premier chez Telarc, au programme composite comprenant notamment la Deuxième Sonate de Rachmaninov, *Islamey* de Balakirev, la Sonate Hob XVI:31 de Haydn et des pièces op. 118 de Brahms.

Il est vrai que sa réputation l'avait déjà précédé. Celle d'un phénomène.

Premières leçons de piano à trois ans, premier concert à cinq, entrée au Conservatoire central de Pékin à neuf, premier prix du Concours international des jeunes pianistes, en Allemagne, à onze, premier prix du Concours international Tchaïkovski pour jeunes musiciens, au Japon, à treize.

À quinze ans, il rejoint le Curtis Institute de Philadelphie où il prend des cours avec Gary Graffman, à dix-sept ans, il joue le Concerto n° 1 de Tchaïkovski avec l'Orchestre symphonique de Chicago et à dix-neuf, il remplit Carnegie Hall.

Monsieur, oh, pardon! Lang Lang peut afficher une litanie de critiques diatribiques. Les «historiques», les «phénoménaux», les «extraordinaires» se succèdent dans toutes les langues (on s'habitue vite...). Il est vrai que ceux qui l'ont entendu en concert ou qui ont travaillé avec lui, les dirigeants du label Telarc par exemple, ne tarissent pas d'éloges sur ses incroyables facultés digitales.

Pour ma part, je n'ai eu, hélas, pour l'heure, que le disque pour tenter de me convaincre. Et je

dois avouer ne pas y être parvenu.

Précis, sensible, inventif, fin et détaillé dans Haydn et Brahms, Lang Lang s'est-il vraiment montré à la hauteur de ses plus glorieux aînés, de ses contemporains tels qu'Arcadi Volodos, et même, simplement, de sa réputation, dans Rachmaninov? De même, s'il a fait de sa volubilité digitale une marque de fabrique qui étourdit l'auditeur dans le Premier Concerto pour piano de Mendelssohn, pour que'il a présentée partout dans le monde et qui figure fort logiquement sur son premier disque Deutsche Grammophon, le pompeux et mielleux Premier Concerto de Tchaïkovski qui sert de tête d'affiche au même disque ne rentrera pas au panthéon du bon goût.

À 21 ans, Lang Lang, «artiste Steinway», a en poche son contrat d'exclusivité avec Deutsche Grammophon, le label des plus grands, une biographie (!) qui, paraît-il, s'arrache en Chine, ainsi qu'un premier récital à Montréal au Ladies' Morning Musical Club, dimanche, quelques jours après un concert équivalent à Carnegie Hall.

Trouver une place est déjà une sinécure. Peut-être parce que, malgré l'aura de phénomène, le prodige a encore tellement à prouver.

## LADIES' MORNING MUSICAL CLUB

Lang Lang joue Schumann, Haydn, Schubert, Tan Dun, Mozart/Liszt  
Dimanche 3 novembre, 15h30, Pollack Hall, 555, rue Sherbrooke Ouest, Montréal.  
Tél.: (514) 932-6796  
courriel: lmmc@qc.aibn.com

## Dernier disque paru

Tchaïkovski et Mendelssohn: Concertos pour piano n° 1. Orchestre symphonique de Chicago, direction: Daniel Barenboïm (Deutsche Grammophon).

DAVID CANTIN

Il n'y a pas si longtemps, la scène électronique française se résu-rait presque à Daft Punk et à Laurent Garnier. C'est dire à quel point on préférerait regarder ailleurs. Une nouvelle vague d'artistes et de labels indépendants s'installent désormais afin de mieux surprendre. De M83 à Clapping Music, on propose un survol des sorties à retenir cet automne en territoire hexagonal. Un vrai régal sonore.

Depuis la récente visite de Jaokim, Colder et Blackstrobe lors du MEG, on se doute bien qu'il se passe quelque chose d'unique en ce moment en France. Déjà au printemps dernier, Ivan Smaghe profitait des soirées décadentes du Pulp pour lancer son *Kill The DJ*. Cet automne, l'étiquette Tiger Sushi rappelle avec l'ovni K.L.M. et sa compilation *Miyage*. Ce «collectif d'activistes végétariens» complètement digne ne se gêne pas pour mixer Edith Piaf avec Gun Club, et de faire une reprise plutôt efficace du classique *Meat Is Murder* des Smiths. En dérivant Stevie Wonder ou Biosphere, cette joyeuse bande de faux hippies redonne du mordant à l'électronique sectaire. On dira autant de bien d'un autre manifeste qui a pour titre *Dirty Diamonds*. Cette fois, c'est au tour de Benjamin Diamond, de Diamondtraxx, avec l'aide du Dirty Sound System (des gens du site Web [www.d-ir-t-y.com](http://www.d-ir-t-y.com)), d'oser un projet hétéroclite qui déstabilise avec des artistes aussi différents qu'Octet, Akufen, Human League et un vieux morceau de Polnareff. Deux compilations où l'on prêche un métissage des plus inventifs.

Chez Goom, M83 fait un malheur présentement en Angleterre avec son superbe deuxième album intitulé *Dead Cities, Red Seas & Lost Ghosts*. Entre *Spiritualized* et *Boards Of Canada*, Anthony Gonzalez, accompagné de Nicolas Fromageau, concocte une musique aussi planante qu'ambitieuse. De longues pièces s'étirent afin de créer un espace-temps où l'imagination ne semble avoir aucune limite. Un album utopique qui émerveille à chaque écoute.

# La France s'éclate en musique électronique

te. Dans un créneau plus abstrait et pointu, le quatuor de Rennes Mils intrigue avec *Le Grand Pic mou*. Ce collage baroque met à l'épreuve une osmose convaincante entre l'électronique et l'acoustique. Tous les jours sur Goom, on pourrait en dire autant du groupe-culte KG, du duo Kids Indestructible ou de l'énigmatique Lillois Obscure Celebrities, qui invite Ulrich Schnauss pour un remix de *Fahrenheit* à l'occasion du Microatlant E.P.

## La techno de Logistic

Déjà repéré sur la compilation *Active Suspension Vs Clapping Music*, Davide Balula mêle pop, folk et électronique sur *Pellicule* à l'enseigne d'Active Suspension. Parfois approximatif, ce premier essai a toutefois le mérite d'amener la chanson française vraiment ailleurs. Ce jeune musicien bricole quelque chose d'aussi contemplatif qu'éphémère. Les pièces de *Pellicule* ne reculent devant rien. Une sorte de diamant à l'état brut. De plus, on attend pour bientôt le prochain album de My Jazzy Child, qui devrait remettre les pendules à l'heure du côté de Clapping Music. On espère avoir sous la main une musique folk carrément hypnotique. Du côté du label parisien Logistic, on a droit à de la techno au sens premier du terme. En plus de l'excellente compilation *Always Trying*, le pionnier Daniel Bell réunit ses meilleurs tubes des années 1990 sur *Bleep, Blorp, Blip*. Un disque où le vocabulaire répétitif et envoi- rant est à ranger non loin du magnifique *Alcachofa* de l'Allemand Ricardo Villalobos. Logistic n'a rien à envier à des références du genre Kompakt ou Perlon.

Autre personnage à surveiller au sein de la nouvelle scène électronique parisienne, I-Cube (d'abord connu pour son implication au sein du duo Château Flight) lance un troisième album simplement intitulé *3* chez Versatile. Dans un créneau beaucoup plus house et étourdissant, Nicolas Chaix pourrait très bien prendre la relève de Daft Punk. En fait, ces titres «discobustes» ne se gênent pas trop pour

soumettre de l'humour comme de la profondeur à la légendaire *French touch*. Il invite même le grand RZA du Wu-Tang Clan pour un *Can You Deal With That?* mémorable. Est-ce qu'on assisterait par hasard à la naissance du hip-house? Avec un même sens du plaisir, le la-

bel Châteauroux fête ses deux ans d'existence grâce à un premier volume de fusions électroniques analogiques et robotiques. À la tête de cette bande de chercheurs, Scratch Massive a déjà marqué plusieurs points. Décidément, la France se porte à merveille.

**OMNIBUS** | Donne à voir

Supplémentaires



le **Silence**  
de Nathalie Sarraute

Distribution: Jean Asselin, Caroline Binet, Marion Brunelle, Catherine De Séve, Mariane Lamarre, Jacques E. Le Blanc, Christian LeBlanc. **Maltrise d'œuvre:** Jean Asselin. **Scénographie et costumes:** Sylvain Paveau. **Assistante aux costumes:** Roxane Chamberland. **Musique originale:** Bernard Bonnier, remixée par DJ Chirurgie. **Lumières:** Stéphane Jolicoeur. **Dramaturge:** Marie-Michèle Fillon. **Régie:** Colette Drouin. **Direction technique:** Régis Guyonnet

**Du 28 oct. au 15 nov. 2003, 20 h**

Mercredi 5 nov. dès 18 h, Jean Asselin met Cartes sur table.  
Repas-rencontre-spectacle: 40 \$ tout inclus

1945, rue Fullum, Montréal, ☎ Frontenac

**Billetterie: (514) 521-4191**  
Adultes: 20\$ - Étudiants: 15\$  
Passeport Omnibus: 2 spectacles pour 30\$ - Forfait souper-théâtre: 40\$

Conseil des arts et des lettres Québec

2003/04  
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE LAVAL  
Directeur artistique: Jean-François Rivest

Orchestre symphonique de Laval



La Flûte Enchantée

**Marc-André Coallier**  
Animateur / Animator: Marc-André Coallier  
Chef / Conductor: Jean-François Rivest

Le dimanche 9 novembre 2003 à 14 h  
Sunday, November 9, 2003 at 2:00 p.m.  
Salle André-Mathieu - 475, boul. de l'Avenir, Laval

Les concerts sont précédés d'une causerie avec Jean-François Rivest, à 13h15. At 7:15 p.m., a pre-concert talk with the conductor Jean-François Rivest.

www.osl.qc.ca Information: 450 978-3686  
Billetterie: 450 867-2040 Admission: 514 790-1245  
Adulte 15\$ Enfant 10\$

Les idées heureuses  
société de musique baroque

Geneviève Soly présente

*Pompadour musicienne*  
CONCERT-BÉNÉFICE

Le mardi 4 novembre 2003  
20 h

L'Ensemble des Idées heureuses  
avec la participation de Natalie Choquette

spectacle musique, danse baroque et comédie

Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau  
300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal

Billets à 45\$ disponibles au balcon  
Billetterie du Centre Pierre-Péladeau: (514) 987-6919  
Information: Les Idées heureuses (514) 843-5881 [www.ideesheureuses.ca](http://www.ideesheureuses.ca)

*Bia*  
CARMIN  
en concert

«Charme et sensualité».  
- Kathleen Lavoie, Le Soleil

SUPPLÉMENTAIRE  
LE 20 NOVEMBRE

**19 NOVEMBRE  
AU CLUB SODA**

Billets en vente au Club Soda  
ou au (514) 790-1111

Société de développement des entreprises culturelles Québec

Marie-claire Séguin

12, 14, 15 novembre et  
19, 21, 22 novembre 2003

*Mille traversées*

**Cinquième salle**  
Place des Arts  
Québec

Billets en vente au 514 842 2112  
et au [www.pda.qc.ca](http://www.pda.qc.ca)  
Réseau Admission 514 790 1245

EN TOURNÉE...  
2003  
25 octobre Ste-Geneviève - Salle Pauline Julien  
4-5 novembre Québec - Petit Champlain - Coup de coeur francophone  
2004  
11 janvier Granby - Palace  
16 janvier Joliette - Salle Roland Brunelle  
17 janvier Laval - Salle André Mathieu  
22 janvier Chicoutimi - Auditorium Dufour  
23 janvier Baie-Comeau - Théâtre de Baie Comeau  
29 janvier Longueuil - Théâtre de la Ville  
30 janvier Gatineau - Maison de la culture  
1 février Trois-Rivières - Salle Antonio Thompson  
5 février Québec - Petit Champlain  
6 février Québec - Petit Champlain  
7 février Drummondville - Centre culturel  
27 février Châteauguay - Salle Jean-Pierre Houde  
28 février Terrebonne - Théâtre du Vieux Terrebonne  
27 mars Ste-Thérèse - Théâtre Lionel Groulx  
6 avril Sherbrooke - Salle Maurice O'Bready

CD disponible en magasin dès le 11 novembre

Hydro Québec présente

**Pro Musica**

**LE QUATUOR A CORDES TALICH** | Lundi, 10 novembre 2003 20 h



Haydn  
Martinu  
Dvorak

Pro Musica  
Renseignements: (514) 845-0532  
Site web ([www.promusica.qc.ca](http://www.promusica.qc.ca))

Billets (avec taxes et redevances)  
30,20 \$ et 24,45 \$ Étudiants 15,25 \$

Billets en vente au 514 842 2112  
et au [www.pda.qc.ca](http://www.pda.qc.ca)  
Réseau Admission 514 790 1245  
Renseignements et francophonie

LE DEVOIR

## DE VISU

## Sarkis, un artiste majeur

UN POINT DE VUE  
SUR LA MORT

2600 ans après 10 minutes  
44 secondes  
Sarkis  
Galerie de l'UQAM  
1400, rue Berri, salle J-R 120  
Jusqu'au 22 novembre

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

La galerie de l'UQAM accueille  
en ce moment un artiste ma-

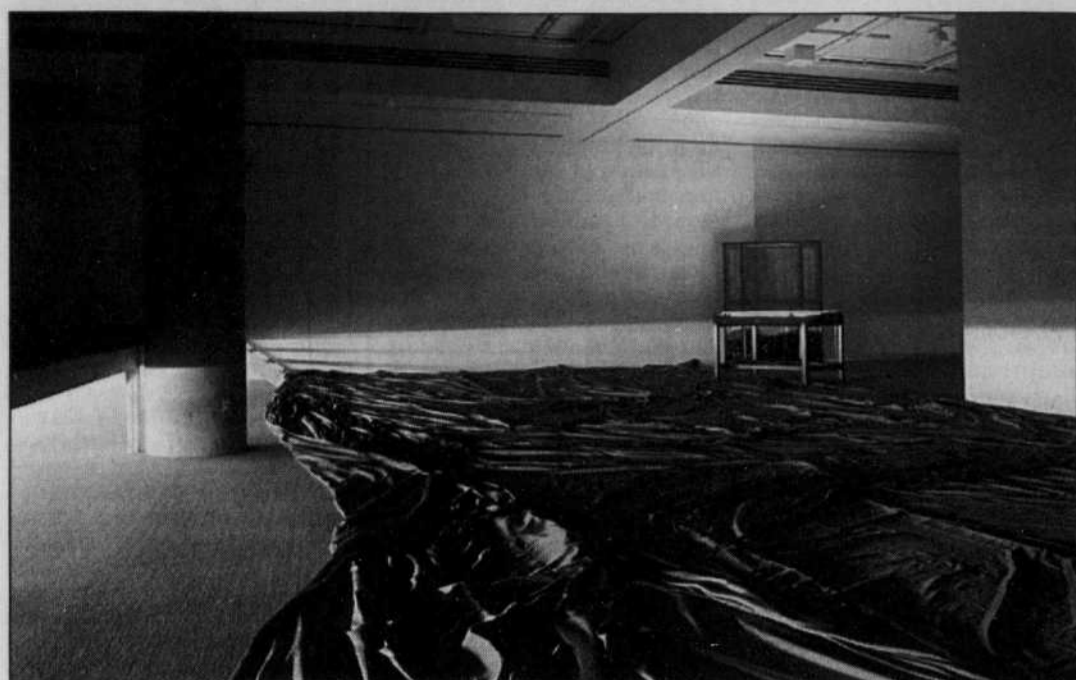
jeur des 40 dernières années et dont le nom est associé depuis 1969, année où il a participé à la célèbre exposition *Quand les attitudes prennent formes* à la Kunsthalle de Cassel, aux grandes manifestations mondiales de l'art contemporain. Sarkis est un artiste d'origine arménienne dont le parcours est enviable et la production singulière. Chez lui, l'art est la résultante d'un périple à travers les accumulations d'objets et des strates de souvenirs auxquels on les rattache. Ainsi, dans cette archéologie hautement

personnelle, Sarkis propose un parcours qui a tout de l'initiation.

La production de Sarkis, la chose est documentée, révèle depuis des années une continuité remarquable qui permet de comprendre combien l'artiste aime à réinsérer dans chacune de ses productions des éléments qui ont appartenu à des œuvres précédentes. Il est moins possible, par contre, de parler de recyclage au sens habituel du terme que de filiation entre les œuvres. Puisque la production de Sarkis puise à tout moment dans son immense musée personnel, transformant sans cesse sa présentation, on comprendra que lorsqu'on entre dans une telle installation, toutes les chances du monde se présentent pour qu'on soit placé devant un théâtre de l'imaginaire qui conduit au monde intérieur de son signataire.

C'est donc ce qui se produit à l'UQAM. Criblé de références au passé, à des pratiques funéraires ancestrales mais aussi à la manière qu'ont les musées d'animer leurs espaces de présentation, ce théâtre de la mort a tout du rituel initiatique. Grand plateau que le spectateur est invité à traverser, l'ambitieuse installation *2600 ans après 10 minutes 44 secondes* cultive une aura de mystère. Pour la percer ne serait-ce que minimalement, elle demande une forme d'abandon particulière, mais aussi une belle persévérance.

D'entrée de jeu, en recouvrant les fenêtres de la galerie de gélatine bleu saphir, Sarkis stimule les mécanismes d'une «acculturation» de l'espace. Autrement dit, il tente d'habiller le lieu pour lui retirer son identité propre. Il cherche à créer un environnement inhabituel pour ce lieu continuellement visité et donc apprivoisé. En assombrissant les fenêtres de la galerie de la sorte, Sarkis nous fait pénétrer dans les catacombes de son imaginaire, qu'il tente de raviver par sa création. Ne reste qu'à descendre les marches (de la galerie) vers cette chapelle. Première observation: Sarkis renverse la logique des éclairages; la ligne d'horizon est retournée, la lumière vient des bas-fonds, une ban-



Vue de l'exposition Sarkis, *2600 ans après 10 minutes 44 secondes* à la galerie de l'UQAM.

de lumière très blanche découpe le mur à sa base.

A cette étape, il faudra se déchausser. Le tapis de la galerie est recouvert d'un tissu de soie verte à la surface duquel on glisse vers les autres «stations» de l'installation. Plus loin, une table lumineuse, une armoire majestueuse et, à gauche, une immense scène sur laquelle nous sommes invités à monter; un projecteur nous y attend, éclairant le vide. Une lumière blanche provient de dessous, attire l'attention sur les coulisses de cette scène, coulisses qui sont aussi le sous-sol qui enveloppe la momie (Sarkis a utilisé la momie Hetep Bastet, vieille de 2600 ans, qui appartient à la collection de l'UQAM). Au mur, un film de 10 minutes 44 secondes donne au titre une de ses données: une chandelle allumée écoule sa cire dans un récipient d'eau; le temps s'égare.

Mais avant, sur une table lumineuse (l'inverse de la grande scène et de sa lumière souterraine?), une photographie de Robert Kra-

mer, le cinéaste, l'ami disparu la tête bandée (un renvoi à la momie), puis, encore, une armoire qu'on découvre remplie de ruban vidéographique, tant de films rendus inutilisables mais auxquels est encore donnée une grande valeur puisqu'ils sont déposés à l'abri dans cette armoire (les titres sont indiqués derrière; tous les métrages traitent de la mort).

Le parcours se poursuit, l'invitation à monter sur la scène fait son œuvre. Au loin, comme pour donner une idée de l'échelle de ce théâtre, un tapis du Turkménistan, que l'on juge ancien, un autre vestige offert par l'artiste (la suggestion d'une autre temporalité). Cet univers est rempli de mort, de réminiscences et d'inanimé qui cherche encore à vivre et auquel l'artiste donne un autre (un dernier?) souffle. D'autres éléments augmentent encore la teneur de l'œuvre. De nombreuses lignes pourraient les décrire, évoquer cette expérience à laquelle le texte ne peut se substituer. Une sorte de catharsis cherche à opérer, une délivrance dont l'objet, par contre, demeure en retrait dans le récit de la vie de l'auteur de l'installation.

Aussi ambitieuse soit-elle dans sa simplicité, l'installation tourne court, reste mince malgré les temps immémoriaux couverts. On se déplace au gré de l'œuvre; elle nous

déplace mais ne se livre pas facilement. Le genre de l'installation-environnement à ceci de fâcheux que, désormais, il doit être confronté non seulement à son histoire mais aussi à l'extrême degré de sophistication que l'art de la mise en vitrine, dans les musées mais aussi chez les artistes, a atteint au fil des ans, et on ne tient pas compte de l'art de la mise en scène développé du côté du monde des arts de la scène. Or l'installation est séduisante, mystérieuse, mais elle tourne à vide.

L'expérience, qui cherche à notre avis à se placer dans l'axe d'une dramaturgie personnelle, manque d'intensité. Ses opérations sont trop familières pour qu'opère la magie (ce terme revient souvent dans les écrits sur Sarkis). Et pourtant, puisque les registres biographiques de l'auteur sont activés, l'œuvre semble craindre de livrer les clés qui permettraient au visiteur de comprendre les niveaux complexes de la symbolique somme toute autarcique de l'ensemble, et ce, malgré sa bonne volonté et la sensibilité de l'artiste, qu'on ne voudrait en aucun cas contester.

Dans la petite salle de la galerie, l'importante série de films de Saché, centrée sur la pratique de l'aquarelle chez Sarkis, est diffusée et poursuivie dans le sens d'une approche ritualisée, en plus de fournir des images fascinantes.



Parmigianino, *Circociondo*, v. 1523-1524 (détail), Detroit Institute of Arts, Detroit.

Faites partie  
des curieux

Une manière élégante.  
L'art de Parmigianino  
À Ottawa, jusqu'au 4 janvier 2004

Laissez-vous émerveiller par le travail de l'un des artistes les plus influents de la Renaissance. Voyez une sélection impressionnante de dessins, de gravures et de peintures du maître italien Parmigianino. Plus de 75 œuvres sont réunies afin de commémorer son 500<sup>e</sup> anniversaire de naissance.

Catalogue en vente à la boutique.

Billets et renseignements :  
1 888 541-8888 (613) 998-8888  
380, promenade Sussex, Ottawa  
1 800 319-ARTS  
musee.beaux-arts.ca

Présenté par  
**parmalat**

Avec l'appui de la Fondation Parnassus (Jane et Raphael Bernstein) et l'Ambassade d'Italie.

LeDroit OTTAWA CITIZEN

Musée des beaux-arts du Canada  
National Gallery of Canada

Avec l'appui du ministère du Patrimoine canadien par le biais du Programme d'indemnisation pour les expositions itinérantes au Canada.

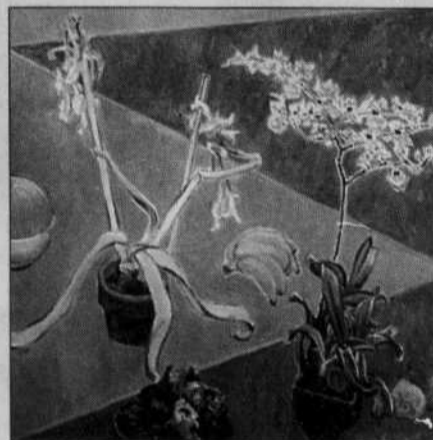
Canada

EXPOSITION

JOSEPH PLASKETT, A.R.C., O.C.

DU 3 AU 15 NOVEMBRE

Visitez le site [www.klinkhoff.com](http://www.klinkhoff.com) pour voir l'exposition



"Nature morte avec orchidée" Huile sur toile 37 1/4" x 37 1/4"

GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.  
1200, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL TEL. 288-7306 courriel: [www.klinkhoff.com](http://www.klinkhoff.com)

CAROL BERNIER  
Éclipse

JEAN-PIERRE SCHNEIDER

La déposition

Jusqu'au 22 novembre 2003

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 (514) 849-1185 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

DONALD ANDRUS  
PEINTURES

Vernissage 1 novembre, 14h00 - 17h00

Avec la participation du conseil des arts de l'île du Prince Édouard

1 au 29 novembre 2003

GALERIE LUZ

372, Ste-Catherine Ouest, suite 420, Montréal, Qc. H3B 1A2  
Tél.: (514) 908-2880 12h00 à 17h00 du mercredi au samedi

## Colloque international

Situations de  
l'esthétique contemporaine

5-6-7 novembre 2003

Héritage allemand et européen dans la philosophie de l'art

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL  
Québec



185, rue Sainte-Catherine Ouest  
Montréal (Québec)  
H2X 3X5  
Métro Place-des-Arts

Pour renseignements et inscription  
(514) 847-6226  
Courriel: [colloque@macm.org](mailto:colloque@macm.org)  
[www.macm.org](http://www.macm.org)

Les conférenciers de ce colloque  
examineront l'importance et  
la pertinence de l'esthétique comme  
discipline philosophique.  
Les débats porteront sur les enjeux  
plus fondamentaux que  
cette discipline revêt en rapport  
notamment avec des questions  
relevant de la théorie de la  
connaissance, de l'éthique ou  
de la politique.

Conférenciers invités

Daniel Dumouchel  
Université de Montréal

Ruth Sonderegger  
Université d'Amsterdam

Lydia Goehr  
Université Columbia à New York

Yves Michaud  
Université de Paris I

Walter Moser  
Université d'Ottawa

Peter Osborne  
Université Middlesex à Londres

Jullane Rebentisch  
Université de Potsdam

Marie-Noëlle Ryan  
Université de Moncton

Albrecht Wellmer  
Université Libre de Berlin

Hans M. de Wolf  
École des Beaux-Arts de Berlin

Lambert Zuidervaart  
Institute for Christian Studies à Toronto

Culture  
et  
télé  
pour ne  
rien  
manquer

L'AGENDA  
chaque samedi

LE DEVOIR

le cinéma

pour l'horaire complet, consultez L'AGENDA

Cinéma

exCentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

Une tache trop propre

THE HUMAN STAIN (LA TACHE)

De Robert Benton. Avec Anthony Hopkins, Nicole Kidman, Gary Sinise, Ed Harris, Wentworth Miller, Anna Deavere Smith, Jacinda Barrett. Scénario: Nicholas Meyer. Image: Philippe Rousselot. Montage: Christopher Tellefsen. Musique: Rachel Portman. États-Unis, 2003, 106 minutes.

MARTIN BILODEAU

La déception est vive de voir *The Human Stain* (*La Tache*), remarquable roman de Philip Roth, atteint au grand écran du syndrome Harry Potter. Sans doute intimidés par l'enthousiasme soulevé par l'ouvrage lauréat de nombreux prix (dont le Médicis étranger), le scénariste Nicholas Meyer (*The Seven-Percent Solution*) et le réalisateur Robert Benton (*Kramer vs. Kramer*) ont en effet privilégié l'illustration à l'interprétation, la représentation à la lecture. Résultat: un diaporama grand luxe qui, au bout

d'une heure, fait l'effet d'un somnifère homéopathique.

*The Human Stain* est un roman si plein d'ironie, de fiel et d'amertume qu'on s'explique mal pourquoi Benton en a fait un film si beau, si propre, si admirablement photographié par le défunt Philippe Rousselot, si joliment mis en musique, enfin, si peu exigeant et dérangeant. La beauté du film est à coup sûr le pire ennemi de son histoire, qui est celle d'une souillure et d'une libération. Il y a quarante ans, Coleman Silk (Anthony Hopkins) a tourné le dos à son milieu aux horizons limités afin de faire une brillante carrière universitaire à titre de professeur de lettres classiques. Au sommet de celle-ci (nous sommes en 1998), écrivain par ses pairs sous des accusations de racisme, il trouve refuge dans l'amitié d'un écrivain en panne (Gary Sinise) et les bras d'une femme blessée (Nicole Kidman), qui a la moitié de son âge et le double de ses ennuis.

Charge contre la rectitude politique, l'esclavage de la culture bien-pensante et l'obsession de la réussite sociale, le roman de Philip

Roth était à la fois narratif et méditatif. Sans priver le film de cette méditation (la narration en voix hors champ de Gary Sinise s'accroche pendant très mal de cette tâche), Benton reproduit fidèlement les principaux traits du récit, dans l'ordre initial, comme s'il craignait d'offenser quelqu'un ou de rater quelque chose. Or, justement, le cinéaste a raté l'occasion de nous transmettre sa vision du cinéma et, à travers elle, son interprétation du roman. Son film myope est en fait rempli de beaux moments qui ne collent pas ensemble et de mises en contexte (l'affaire Lewinski, par exemple, bat son plein) qui glissent sur la surface sans en changer la couleur.

Obsédé par la propreté de son image et la beauté de son décor, Benton n'a pas osé, par exemple, planter au milieu de celui-ci une actrice inconnue et laide, qui aurait mieux servi le personnage de la maîtresse que Nicole Kidman. Grande actrice au demeurant, celle-ci est trop sexy, et sa beauté, même dépeignée et sans maquillage, trop en évidence pour justifier l'interdit que Silk soulève en faisant

d'elle sa maîtresse. Son jeu de somnambule médicamenteuse achève de miner ce qui lui restait de crédibilité. Cela dit, Hopkins s'en tire honorablement, et Wentworth Miller, qui joue Silk dans les flash-back, avec les honneurs.

Idéateur et scénariste de *Bonnie and Clyde*, Robert Benton a toujours été, derrière la caméra, un bon chroniqueur et un fin observateur de son temps. Plusieurs de ses neuf précédents longs métrages (*Places in the Heart*, *Kramer vs. Kramer*, *Nobody's Fool*...) ont obtenu un grand succès à leur sortie. Aucun toutefois n'a traversé sans rides l'épreuve des années. De fait, lorsqu'on y retourne, c'est moins pour admirer leur plastique que pour retrouver cet «air du temps» qu'il sait si bien restituer à l'écran. Avec *The Human Stain*, le mérite revient entièrement à Philip Roth. En fait, jusqu'à ce qu'un cinéaste relise le roman, le réinvente, le pille et le déchire — étapes primordiales d'une bonne adaptation cinématographique, à mon humble avis —, la seule recommandation possible reste de lire celui-ci.

Scène 17, prise 3



Martin Bilodeau

L'ouverture cette semaine dans le Vieux-Montréal d'une troisième Boîte noire est signe que la cinéphilie est en bonne santé dans la métropole québécoise. Mieux encore: ce nouveau maillon de la petite chaîne spécialisée dans le cinéma de répertoirage et d'auteur confirme son importance et sa pertinence dans l'espace cinéphilique montréalais, au même titre qu'Ex-Centris.

Je me rappelle encore l'ouverture de la succursale de La Boîte noire, rue Marie-Anne, en 1986. J'étais à l'époque les communications à l'UQAM, où un prof nous avait vanté ce lieu minuscule dont les présentoirs regorgeaient de copies en vidéocassette des films des Rohmer, Rossellini, Visconti, Godard, Welles. Au-delà de quelques clubs de quartier isolés, on ne trouvait ces films à peu près nulle part ailleurs. C'était avant que le rouleau compresseur des grandes chaînes ne vienne homogénéiser l'offre vidéo.

De là, une question: l'oligopole des Blockbusters et autres Superclubs Vidéo n'aurait-il consolidé la position de La Boîte noire dans le marché montréalais des images? Sans être convaincu par mon hypothèse, François Poitras, propriétaire du club vidéo, reconnaît que ça ne lui a pas nuï non plus. En fait, cet «épicerie culturelle» explique son succès en d'autres mots: «À l'époque, les indépendants n'avaient pas grand-chose pour les aider. Les boutiques étaient souvent mal gérées et mal entretenues, de sorte qu'à l'heure de la consolidation, les grandes chaînes les ont écrasés.»

Mais rappelons aussi que la majorité des clubs indépendants de l'époque n'avaient pas de mandat spécifique autre que celui d'offrir à leurs clients les dernières nouveautés. Dénudés devant la concurrence des grandes chaînes, qui nourrissent la même ambition, la plupart ont jeté l'éponge. Mais pas La Boîte noire, où les membres (ils sont 18 000 aujourd'hui rue Saint-Denis, quelque 8000 rue Laurier) venaient trouver autre chose que ce qu'offraient les autres. Dix-sept ans après

sa fondation, c'est toujours le cas. Adossée à la Cité du multimédia, la belle succursale de la rue McGill, dotée de bornes interactives facilitant la recherche des titres, mise essentiellement sur la location et la vente de films en format DVD. L'avènement du DVD, il est vrai, a divisé le marché en deux axes: la vente et la location, qui se partagent à parts égales le chiffre d'affaires de La Boîte noire. Rencontré mercredi lors de l'inauguration de sa nouvelle boutique, Poitras évoquait ce qu'il appelle l'époque héroïque des clubs vidéo, où il faisait venir des États-Unis une copie d'un film de Pasolini au coût de 150 \$. «On la mettait sur les tablettes avec l'espoir qu'elle ne s'abîme pas trop vite, sinon la perte était grande», dit celui qui se réjouit désormais de voir qu'avec le DVD, les choses ont changé. «Avant, il y avait dans le marché entre vingt et cinquante clubs qui pouvaient se montrer intéressés à offrir en location un film de répertoire. Avec le DVD, le même film est réédité en centaines, voire en milliers de copies, ce qui amortit les coûts et encourage les rééditions.»

Me voyant admirer l'étalage de sa nouvelle boutique consacré à la luxueuse collection américaine Criterion, qui réédite chefs-d'œuvre du cinéma mondial (les Antonioni, Fassbinder et Resnais s'y trouvent), Poitras me confiait sa déception de voir que des initiatives de ce type n'ont jamais été encouragées au Québec. «C'aurait été bien si nos institutions avaient pu soutenir des éditeurs, ne serait-ce qu'en les aidant à démarrer et à se monter un catalogue.» Au lieu de quoi les films de répertoire de La Boîte noire, toute origine confondue, proviennent en majeure partie des États-Unis.

Mais pas que les films. Pour mon copain Carl, ciné-francophile du New Jersey, le club de la rue Saint-Denis constitue la première étape de ses pèlerinages montréalais. De cette caverne d'Ali Baba, il émerge une heure plus tard avec sous les bras quelques films et le fameux *Guide vidéo*, dont la nouvelle édition paraissait cette semaine, en même temps que l'ouverture de la boutique rue McGill. Qu'on se le dise et qu'on y aie.

Je prends congé la semaine prochaine. De retour dans ces pages le samedi 15.

LA BOÎTE NOIRE  
42, rue McGill  
4450, rue Saint-Denis  
380, rue Laurier Ouest

Un tout petit vent de panique

A PROBLEM WITH FEAR (V.F.: PARANO)

Réalisation: Gary Burns. Scénario: Gary Burns, Donna Brundsdale. Avec Paulo Costanzo, Emily Hampshire, Camille Sullivan, Benjamin Ratner. Image: Stefan Ivanov. Montage: Yvann Thibaudeau. Musique: John Abram. Canada, 2003, 97 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

À la frontière de la science-fiction, de la comédie romantique et de l'étude de mœurs, *A Problem with Fear* de Gary Burns (*Kitchen Party*, *Waydowntown*) s'avère en parfaite symbiose avec le personnage principal, Laurie (Paulo Costanzo), préférant frôler les murs plutôt que d'attaquer les choses de front... Les obsessions de cet anti-héros, sa peur farouche des escaliers mécaniques, des ascenseurs, des lieux ouverts, et j'en passe, en font une figure frileuse aux contours flous.



Gary Burns

Puisque la moindre contrariété constitue un danger, Laurie a besoin de sa sœur Michelle (Camille Sullivan) pour traverser la rue et de sa copine Dot (Emily Hampshire) pour reconnaître sa frousse de l'engagement amoureux. Comme un malheur n'arrive jamais seul, pourrait-il être à l'origine de la «tempête de peur» qui secoue la ville? Et qu'en est-il de cette compagnie vantant, jusqu'au

matraquage, les mérites d'un bracelet-protecteur contre tous les dangers? Témoin impuissant devant la multiplication des incidents tragiques, Laurie est de plus en plus convaincu de sa responsabilité.

Si Gary Burns s'en était tenu à cette idée, celle de suivre le chemin de croix d'un martyr d'une société aseptisée, *A Problem with Fear* ne souffrirait pas de cette absence de ligne directrice. En accumulant les personnages de bandes dessinées, en n'installant péniblement un sentiment de panique qu'à travers le regard effrayé d'une journaliste télé, le film nous désintéresse plus vite de cette supposée charge contre la manipulation des esprits, autre sujet commode pour se draper dans une bonne conscience politique.

Il est bien ardu d'éprouver une quelconque sympathie pour les malheurs, les obsessions et les névroses de ces citadins évoluant dans un Calgary vagueusement futuriste (pourvu d'un métro, celui de Montréal à peine maconstruit constitue un danger, Laurie a besoin de sa sœur Michelle (Camille Sullivan) pour traverser la rue et de sa copine Dot (Emily Hampshire) pour reconnaître sa frousse de l'engagement amoureux. Comme un malheur n'arrive jamais seul, pourrait-il être à l'origine de la «tempête de peur» qui secoue la ville? Et qu'en est-il de cette compagnie vantant, jusqu'au

Vivre en sursis

MY LIFE WITHOUT ME

Réalisation et scénario: Isabel Coixet. Avec Sarah Polley, Amanda Plummer, Scott Speedman, Leonor Watling, Deborah Harry, Maria de Medeiros, Mark Ruffalo. Image: Jean-Claude Larrieu. Musique: Alfonso de Vilallonga.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Un très joli film nous parvient de la Colombie-Britannique, coin de pays où le cinéma d'auteur a toujours du mal à émerger et où les tournages américains dominent le paysage cinématographique. Ajoutez au tableau les politiques de Téléfilm, guère favorables au cinéma d'auteur dans un Canada anglais qui ne parvient pas à rejoindre son public en salle. C'est bien dommage, car *My Life Without Me*, de la réalisatrice Isabel Coixet, mérite vraiment le détour.

Cette œuvre sensible et fine repose sur une proposition de départ un peu brutale, puisque la jeune héroïne (Sarah Polley), qui apprend à 24 ans qu'elle est condamnée à court terme par un cancer, choisit de garder le silence devant ses proches, sans manifester d'émotions évidentes, ce qui au premier abord déconcerte. Mais une fois cette prémisse acceptée, on entre dans un univers féminin touchant dont une caméra pleine de délicatesse explore le blues

la jeune femme du côté de la vie, lui faisant explorer des avenues inhabituelles: prendre un amant après un mariage de pure fidélité, rendre visite à son père en prison (on ne saura jamais pour quel crime), tisser de nouveaux liens et même planifier pour son mari et ses deux filles la vie après son départ, le tout avec une grande tendresse et beaucoup de douceur.

Le monde de la jeune femme n'est pas facile: son mari n'a qu'un emploi précaire. Elle-même fait le ménage à l'université. La petite famille vit dans un abri de fortune dans la cour de la maison de sa mère, toujours en train de râler, mais l'optimisme et l'amour sont au poste. Quant à l'amant incarné par Mark Ruffalo, il est lui-même une icône de romantisme et de sensualité. Il n'y a pas de figures noires dans ce film, juste des humains qui gravitent autour de la lumière diffusée par cette jeune femme.

*My Life Without Me* n'est pas un film sur la mort, plutôt sur les virtualités laissées en plan dans le tourbillon de la vie, auxquelles une personne condamnée par la maladie donne soudain droit de cité.

Le film ouvre des portes sur des moments privilégiés: le coucher des enfants, un après-midi avec l'amant (Mark Ruffalo), un baiser au mari (Scott Speedman), une visite chez la coiffeuse (délicieuse Maria de Medeiros). Une faune secondaire surgit en arrière-plan que la cinéaste croque en quelques traits justes et précis. L'héroïne glisse d'une situation, d'un être à l'autre, avec une sorte de grâce, en écorchant ses proches le moins possible, figure angélique campée avec détachement par Sarah Polley. C'est ce détachement qui permet au film de transcender son propos pour emmener le spectateur par la main du côté de la vie.

On entre dans un univers féminin touchant dont une caméra pleine de délicatesse explore le blues

Carnet de voyage

LA GRANDE TRAVERSÉE.

Réalisation: Jean Lemire. Image: Martin Leclerc. Image sous-marine: Mario Cyr. Musique: Hervé Postic. Documentaire, Québec.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Réflexion sur les changements climatiques autant que voyage à travers le légendaire passage du Nord-Ouest, *La Grande Traversée* constitue le premier volet d'une série de documentaires de la série *Mission Arctique*. Le cinéaste Jean Lemire est également le chef de mission d'une expédition scientifique qui a conduit le voilier *Sedna IV* de Montréal à Vancouver à travers le dangereux passage. C'est ce périple que suit le film. Le voilier devait parcourir 21 000 kilomètres dans l'Arctique, cherchant à déceler les signes de réchauffement de la planète sur ce continent barométrique. Servi par de magnifiques images d'un Grand Nord en perdition avec arrêt sur les grands glaciers qui fondent et les ours blancs en panne de

nourriture, *La Grande Traversée* intéresse par son propos historico-géographique et ennuie un peu par son verbe.

On y fait un captivant retour sur le voilier de sir John Franklin, échoué sur l'île de Beechy il y a 150 ans, mais trop de commentaires inutiles gâtent la sauce. Les parallèles établis entre les naufrages passés et l'expédition en cours suscitent le malaise. Les conditions de navigation et la technologie ne sont plus les mêmes qu'autrefois, et on a l'impression que Jean Lemire veut trop mettre en lumière les dangers de sa propre mission, sans persuader du péril.

Sous la forme d'un carnet de voyage, *La Grande Traversée* oscille entre observation scientifique et journal d'une équipe en mer. C'est le premier volet qui intéresse surtout, mais il demeure en plan, insuffisamment développé. Restent ces spectaculaires images de glace et de faune arctique. Reste aussi cette interrogation poignante sur l'avenir d'une planète dont on regarde, envahi par des sentiments d'impuissance et d'angoisse, les écosystèmes polaires basculer vers leur destruction.

★ CINÉMA ★  
SEMAINE DU 1<sup>er</sup> AU 7 NOVEMBRE 2003

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages ★★★★★★ 4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages ★★★★★★ 7 à 14

dans L'AGENDA culturel

Du réalisateur de L'AUBERGE ESPAGNOLE

★★★★★

L'immense surprise de cette année. Des scènes qui swingent, la noirceur et les lumières de la ville, les Champs-Élysées pour décor, des héros emblématiques et attachants, et aussi des scènes de comédie irrésistibles. Un grand moment de jubilation!

— Le Journal du Dimanche

★★★★★

Une formidable intensité, servie par des acteurs au top de leur personnage. On s'enthousiasme pour un aussi grand film!

— Le Parisien

★★★★★

Un casting formidable, de haut vol, remarquable!

— L'Union

★★★★★

Une mise en scène hypermusclée!

— Studio

Marie Gillain Vincent Elbaz

NI POUR NI CONTRE (bien au contraire) un film de CÉDRIC KLAPISCH

EQUINOXE

À L'AFFICHE DÈS LE 14 NOVEMBRE!

★ VEDETTES PRÉSENTES ★

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL 1379, Rue Sherbrooke ouest (9) Gyl

ADMISSION GÉNÉRALE 9,00 \$  
ÉTUDIANTS / ÂGE D'OR 6,50 \$  
LAISSEZ-PASSER (4 FILMS) 35,00 \$ (5,83 \$ chacun)

6-16 NOV 2003

festival de films en français

9e édition

INFO FESTIVAL: [514] 878.0082 | CINEMANIAFILMFESTIVAL.COM

Logos: SETI, AUBRY, Québec, CFCF, DDC, etc.

LE DEVOIR

# Cinéma

Entretien avec Isabel Coixet, réalisatrice de *My Life Without Me*

## Un certain goût pour la mort

ANDRÉ LAVOIE

L'expression «citoyenne du monde» l'a amusée comme s'il s'agissait d'une révélation ou d'une hérésie. Pourtant, sa filmographie, son excellente maîtrise du français et de l'anglais ainsi que des années dans le monde de la publicité, aussi bien au Japon et aux États-Unis qu'en Afrique, trahissent un besoin immodéré de changement et de voyages. La cinéaste espagnole Isabel Coixet ne cache tout de même pas sa lassitude devant les valises à faire et à défaire.

Pour son quatrième long métrage, *My Life Without Me*, on se demande bien ce que cette Barcelonaise trouvait d'attirant à tourner cette chronique d'une mort annoncée dans les paysages humides et brumeux de Vancouver. Non, on ne l'a ni forcée ni torturée, et sans chercher à se justifier, elle dit préférer «travailler dans le froid plutôt que dans la chaleur». «En fait, précisément, je me sens beaucoup plus libre quand je suis loin de l'Espagne. C'est une manière de me décharger du poids de la réalité, du quotidien, de sentir que je peux faire ce que je veux.»

La remarque semble banale — tous les créateurs revendiquent pour eux-mêmes et leurs semblables une liberté quasi totale —, mais pour Isabel Coixet, chaque long métrage représente un oasis loin de l'univers tourbillonnant de la publicité. Car pour signer une réclame de 30 secondes vantant les mérites hypothétiques d'une marque de shampooing, la réalisatrice n'en revient jamais des sommes investies et du nombre de personnes qui vont out à l'œil.

Dans ce contexte, malgré la gravité du sujet, *My Life Without Me* n'est qu'une succession de bons souvenirs et, devant le résultat final, même si la pub fut son école, elle a su prendre ses distances de l'esthétique publicitaire. Il faut dire qu'il n'y a rien de très sexy à suivre les derniers mois d'Ann, incarnée par l'actrice canadienne Sarah Polley, se sachant atteinte d'un cancer incurable et qui refuse d'en parler à son entourage. En lieu et place, elle dresse une liste de choses à accomplir avant sa mort,



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pour Isabel Coixet, chaque long métrage représente un oasis loin de l'univers tourbillonnant de la publicité.

nombreuses car, jusqu'à présent, son existence n'avait rien de remarquable.

N'est-il pas étrange qu'un tel personnage puisse prendre vie au seuil de la mort? Ce n'est pas tant étrange qu'«ironique et paradoxal», souligne Isabel Coixet. «Et ça arrive plus souvent qu'on ne le croit, affirme-t-elle. Combien de fois il nous faut quelques bonnes claques au visage pour avancer... Plusieurs critiquent son silence, mais je trouve que l'histoire est beaucoup plus intéressante parce que Ann ne dit rien à personne. D'ailleurs, à qui se confier? À son mari qui serait totalement démoli? Ou à sa mère, une femme [interprétée par une sur-

prenante Deborah Harry] pleine d'amertume qui passe son temps à regarder des films de Joan Crawford? Si une telle chose m'arrivait, j'espère que j'aurais le courage de me taire...»

Là où la cinéaste est plus volubile, c'est justement quand elle dénonce cette manière superficielle d'aborder la mort, s'attristant que le sujet soit de plus en plus tabou dans les sociétés occidentales, obsédées par la jeunesse éternelle. Déambulant sans enthousiasme dans un centre commercial, Ann se demande si la course au consumérisme n'est pas une manière — futile — d'éloigner la mort: est-ce bien le personnage ou la cinéaste qui s'exprime ici? «La cinéaste, répond Isabel Coixet sans hésiter. Et j'ai une profonde allergie des centres commerciaux, tout particulièrement en Amérique du Nord!»

Mais n'y a-t-il pas un paradoxe à traiter de la mort tout en niant la souffrance physique que va bientôt éprouver le personnage? «Le spectateur sait qu'il y aura une terrible agonie, mais il ne faut pas la voir... parce que d'autres films l'ont montré! Je ne voulais pas faire un deuxième *Terms of Endearment*!» Et si elle déteste tant les centres commerciaux, que fait-elle en publicité? Après quelques secondes de tergiversation, Isabel Coixet concède qu'il y a là une autre contradiction, s'efforçant de faire des pubs «utiles» (pour la Croix-Rouge, Amnistie Internationale, Médecins sans frontières) mais convenant que les compromis sont parfois inévitables.

C'est sans doute pourquoi elle est si fière de *My Life Without Me* puisque son producteur, nul autre que l'illustre Pedro Almodóvar, lui a donné carte blanche. «Même s'il n'était pas toujours d'accord avec mes choix», ajoute-t-elle. Et la cinéaste n'a que des mots élogieux pour Sarah Polley, «une grande actrice, naturelle et spontanée, dont on ne voit jamais la technique». Elle brûle de travailler de nouveau avec elle, cette fois dans une comédie. Sarah Polley comique? Ai-je bien entendu? «Elle est très drôle, je vous le jure», dit-elle, me regardant droit dans les yeux, comme pour s'assurer que son affirmation n'avait rien d'une réclame publicitaire. Message reçu.

ANIMATION

## Dans la peau d'un ours

**BROTHER BEAR (V.F.: MON FRÈRE L'OURS)**

Réalisation: Aaron Blaise et Robert Walker. Scénario: Tab Murphy, Lorne Cameron, David Hoselton, Steve Bencich, Ron J. Friedman. Voix: Joaquin Phoenix, Jeremy Suarez, Jason Raize, Rick Moranis. Montage: Tim Mertens. Musique: Mark Mancina, Phil Collins. États-Unis, 2003, 85 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

*Brother Bear* d'Aaron Blaise et Robert Walker nous transporte, à la fin de l'ère glaciaire, dans une Amérique encore peuplée de mammouths et où les Amérindiens maintiennent un contact étroit avec les grands esprits, bien emmitouffés dans de magnifiques aurores boréales. Une fois le décor planté, les visées moralisatrices des concepteurs ne tardent pas à montrer le bout du nez alors que les chicanes familiales font l'objet de sévères réprimandes.

Gare aux jeunes impétueux qui, par leur étourderie, brisent l'équilibre de la nature: pour avoir tué un ours qui avait provoqué la mort de son frère aîné, Kenai (Joaquin Phoenix) se transforme lui-même en ours, à son grand désespoir évident. Son second frère, Sitka (D. B. Sweeney), ignorant à qui il fait la chasse, le traque jusqu'à l'épuisement. Dans cette course à obs-

tacles, Kenai peut compter sur le soutien de Koda (Jeremy Suarez), un ourson ayant perdu sa mère et prêt à lui indiquer le chemin pour se rendre au sommet d'une montagne afin d'y retrouver sa forme humaine.

La recette Disney cherche toujours à nous faire la leçon en déployant quelques effets comiques, tâche qui incombe ainsi à un duo d'originaux aux allures d'imbéciles heureux, et au simplisme des solutions devant l'adversité. Avec un soupçon d'amour, beaucoup de couleurs — les scènes illustrant les aurores boréales sont magnifiques — et des chansons de Phil Collins destinées à trôner au sommet des palmarès plutôt qu'à servir intelligemment le récit, *Brother Bear* fait moins figure de dessin animé que de peinture à (petits) numéros.

Derrière cette débauche de grands espaces et de musique tonitruante, on cherche, sans même s'en excuser, à reproduire le succès de *The Lion King* tout en jouant la carte consensuelle et politiquement correcte vis-à-vis des peuples autochtones. Car une fois passées dans la moulinette Disney, toutes les cultures finissent par se ressembler, d'où l'étonnement d'Hollywood devant le concept de diversité culturelle... Ce qui nous vaut une escapade dans la nature trop souvent languette, quelques gags qui s'annoncent trois scènes à l'avance, et bien des grosses larmes à verser pour les cours sensibles.

★★★★★ «UN FILM LUMINEUX, PERSONNEL, TOUCHANT... DRÔLE.»

MARIE-CHRISTINE BLAIS, LA PRESSE

★★★★★

«UNE RÉUSSITE!»

CLAUDE DESCHÈNES, RADIO-CANADA

★★★★★

«UN FILM DRÔLE, POÉTIQUE, PROFOND ET TOUCHANT. UNE ADAPTATION RÉUSSIE DU GÉNIAL ONE-MAN-SHOW THÉÂTRAL...»

MAXIME DEMERS, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

★★★★★

«...UN DES SOMMETS DANS L'OEUVRE DE LEPAGE. RIEN DE MOINS.»

GILLES CARIGNAN, LE SOLEIL

★★★★★

JOHN GRIFFIN, THE GAZETTE

«C'EST À VOIR! C'EST UN MUST!»

CATHERINE VACHON, SALUT BONJOUR!

«PRÉPAREZ-VOUS À VOIR UN GRAND FILM!»

PASCALE NAVARRO, RADIO-CANADA

«BRILLANT! UN FILM ADMIRABLE!»

MICHEL COULOMBE, RADIO-CANADA

ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM MEDIA PRINCIPIA FILMS FCL PRÉSENTENT

# LA FACE CACHÉE DE LA LUNE

UN FILM DE ROBERT LEPAGE

AVEC ROBERT LEPAGE ANNE-MARIE CADIEUX MARCO POULIN CÉLINE BONNIER GREGORY HLADY YVES AMYOT RICHARD FRÉCHETTE ÉRIKA GAGNON SOPHIE FAUCHER LORRAINE CÔTE

PRODUCTEURS BOB KRUPINSKI MARIO ST-LAURENT DANIEL LANGLOIS ROBERT LEPAGE

CO-PRODUCTEURS BENOIT JUTRAS JEAN LE BOURDAIS RONALD PLANTE, CSC MARTIN LAUZON PHILIPPE GAGNON PAUL CAUFFOPÉ MARIE-CHANTALE VAILLANCOURT MARIO RODRIGUE LOUIS GIGNAC FRANÇOIS SENNEVILLE PIERRE BOUCHARD JACQUES BENOIT ROBERT LEPAGE

FILMS ECJ

MEDIA PRINCIPIA

100% TV PNU 100%

PRÉSENTÉ PAR

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN

CINÉMA Beauharnois 2395, Beauharnois E. 721-0090

CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE

MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

EX-CENTRIS 514.847.2206

Présenté en HD

www.allianceatlantisvivafilm.com